

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 59, Number 3, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104858ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104858ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1991). Pages de Journal. *Assurances*, 59(3), 453-459.
<https://doi.org/10.7202/1104858ar>

Pages de Journal

par

Gérard Parizeau

Montréal, 17 août 1986

Jean Chauvin n'était pas un peintre, mais il avait le goût de la peinture et il aimait les peintres. C'est dans *Ateliers*¹ qu'il nous a présenté ceux de l'époque, c'est-à-dire de 1930 à 1940, et les a jugés. Edité chez Carrier, son livre est fort bien présenté et les reproductions, en noir et blanc, sont belles.

453

J'aimais les éditions de Carrier, qui étaient très soignées. Malheureusement, elles arrivaient dans un milieu aimant les choses de qualité, mais avec des lecteurs en nombre insuffisant pour justifier le coût. Un jour, la faillite de Carrier entraîna une perte très forte pour mon ami ***, qui, je pense, était le bailleur de fonds principal de la maison.

Cela arrivait après une bien coûteuse situation. Son père mourut, en effet, avant la fin de septembre 1929, moment où la Bourse dégringola. Or, il laissait derrière lui des actions ayant atteint leur plus haut niveau avant la crise. Pour payer les droits successoraux, il a fallu vendre des titres très dépréciés. Et c'est ainsi que la succession, qu'on disait riche, subit une première saignée. Pour ***, la faillite Carrier fut d'autant plus pénible qu'elle s'accompagnait d'une aventure politique coûteuse. A ce moment-là, avec ses amis, il avait contribué à déboulonner le gouvernement Taschereau, mais, malheureusement, il avait affaire à forte partie avec son collègue Duplessis. Comme il ne sut pas résister aux roueries et aux finasseries de celui-ci, il disparut rapidement de la scène politique. Je me rappelle comme j'en étais peiné, car *** était mon ami. Et je savais qu'il s'était donné entièrement à cette bataille engagée contre les anciens collaborateurs de son père, c'est-à-dire ceux qui entouraient Alexandre Taschereau.

¹Paru chez Louis Carrier & Compagnie en 1928. Ses éditions ont été une bien belle aventure, mais comme elle a coûté cher à certains !

Et la vie continua pour ***, mais bien différemment de ce qu'elle avait été jusque-là. Conseillé par Jean Palardy, il accumula des vieux meubles canadiens, entassés dans des entrepôts de fortune. Malheureusement, il vendit trop tôt pour profiter de la vogue qui s'annonçait et qui ferait payer plus tard une armoire paysanne le prix d'un meuble authentique venu d'Europe, à une époque où les prix étaient encore raisonnables.

454

Et puis,*** s'occupa passionnément de l'ancienne ville, à Montréal. Il dirigea l'orientation nouvelle du quartier pour qu'il devienne habitable et surtout pour qu'on conserve les vieilles maisons, au lieu de les démolir pour en faire des terrains de stationnement. Avec d'autres, il fit passer des règlements qui permirent de déclarer monuments historiques des immeubles auxquels on ne pouvait plus toucher.

Curieuse et louable carrière que celle qui entraîne la chute d'un pouvoir politique abusif mais qui, grâce à un autre pouvoir-municipal ou provincial celui-là- empêche qu'on rase ce qui vient d'un passé proche ou lointain !

Évolution de la pudeur... Quand *** était au couvent du Sacré-Coeur, on mettait des diachylons sur les angelots i, reproduits dans certains livres d'art. Plus tard, on demanda à l'École des beaux-arts de déplacer la statue, de saint Jean Baptiste, faite par le grand sculpteur qu'était Rodin. A peu près vers le même moment à Ottawa, un lion à côté de l'*East Wing* ou de la *West Wing* arborait un appareil génital qui offusquait certaines gens. Aussi une nuit, on vint avec des torches pour faire sauter les objets offensant la pudeur (*sic*). Et maintenant, rue Sherbrooke, il y a un groupe assez audacieux, auquel on ne peut pas toucher cependant parce qu'il est dans une propriété privée. Il appartient à une galerie privée qui, ainsi, a retenu l'attention des passants pendant un court moment, à une époque où l'on n'était pas encore habitué à un exercice d'une précision aussi grande en public.

Faut-il dire que maintenant, on exagère souvent dans un sens, tandis qu'il y a un demi-siècle, on exagérait, mais dans un autre sens?

Entre les deux, il y a les films dits *érotiques* qu'il faut distinguer des films *cochons*, paraît-il, les uns étant acceptables aux esprits évolués et les autres étant destinés à ceux qui aiment les émotions fortes ou les mets fortement épicés.



Canadian Geographic, dans son numéro d'août-septembre 1986, a un article consacré aux réalisations de M. Jean Drapeau. Le titre est amusant : "Drapeau's Montreal: Great Moments, Monuments and Excesses". Dans l'ensemble, le jugement est valable parce que, comme je l'ai noté précédemment, je crois que M. Drapeau a été le maire le plus imaginatif que nous ayons eu, sauf au moment des Jeux olympiques où là, vraiment, il semble avoir été bien négligent ou imprudent. Il nous laisse des souvenirs qu'il veut comparer à Versailles. Il exagère, mais il est évident qu'il y a là un ensemble de bâtiments fort intéressants. Pour s'en convaincre, il faut aller au Jardin botanique pour y admirer cette très belle chose qu'est le Stade olympique, en particulier. Certains pensent à l'énorme coût des travaux; on ne peut les blâmer, même si la dépense a été très, très élevée et les besoins, si grands.

455



Dans *L'Actualité* de septembre 1986, M. Jean Paré présente des savants, des artistes, des hommes d'affaires qui, au Québec, préparent le vingt et unième siècle, selon lui. Il ne veut voir que ceux qui sont nés de 1946 à 1966, c'est-à-dire ceux qui ont de vingt à quarante ans. Mais il y a aussi ceux qui ont actuellement de quarante à soixante ans, qui ont agi depuis dix ans, sinon vingt ans. Il écrit, par exemple : «Voici ceux qui succéderont à Robert Bourassa, à Jacques Genest en recherche, à Anne Hébert en littérature, à Laurent Beaudoin, Jean Campeau, Bernard Lamarre, Claude Castonguay, Pierre Péladeau dans le domaine des affaires.» Ils sont l'avenir et M. Paré a raison de s'en préoccuper. D'un autre côté, il y a le présent dont il ne veut pas tenir compte. Or, toute une génération

a agi depuis 1960. Elle a accompli des choses, à mon avis, tout à fait remarquables, et il ne faudrait pas se préoccuper simplement de la jeune génération sans se demander ce qui s'est passé depuis la Révolution tranquille.

456 De son côté, M. Jacques Melans; on travaille en ce moment à la mise à jour de son article de 1956. A ce moment-là, le dossier était relativement mince. Il est devenu extrêmement intéressant. Dans quelle mesure les jeunes, dont le présent est étudié par des collaborateurs de M. Paré, donneront-ils les résultats anticipés ? Il sera intéressant de le constater un peu plus tard. En écrivant cela, j'oublie que j'ai eu 86 ans. Ce ne sera pas à moi de le noter.

Si je constate l'oeuvre accomplie dans le Québec depuis 1960 et, en particulier, cette marche en avant du milieu économique et des arts, je note aussi les faiblesses, les ratés, les erreurs de parcours et, surtout, les insuffisances de capitaux dans certains cas, un optimisme exagéré dans d'autres. Dans l'ensemble, il y a eu des succès remarquables et on a formé des équipes valables. Ce qui inquiète, cependant, c'est que trop de gens chez les jeunes ne veulent pas s'instruire; c'est ainsi qu'ils quittent tôt leurs études sans comprendre comme il est important de se former dans une société de plus en plus complexe.



Dans un de ses derniers livres, François Nourissier écrit : «N'avais-je pas la carapace bien fragile?» Pourquoi cela me rappelle-t-il une impression bien désagréable, celle d'un de mes clients auprès de qui je me plaignais de la manière assez cavalière dont un de ses fils me traitait ? Il me répondit alors : «Il ne faut pas avoir la couenne trop mince.» C'est la même idée exprimée par Nourissier un demi-siècle plus tard. «Non, avais-je répondu, mais il faut tout de même respecter un peu celui qui, dans ses fonctions, vous rend service !»

Le client en question n'avait aucune instruction, mais il était intelligent, actif, plein d'initiative. Un jour, il quitta la mine q'amiante où il travaillait. Il avait compris qu'il fallait qu'il en sortît. A ce moment-là, il fonda une entreprise qui fabriquait des bandes de frein : produit peu compliqué et qui lui permit bientôt de concurren-

cer les grandes maisons, fournisseurs des fabricants d'automobiles au Canada.

À un certain moment, il comprit qu'il lui faudrait exporter pour être en mesure de lutter contre la concurrence. Il sentit qu'autrement il était acculé à la faillite. Un de ses fils eut l'idée de s'adresser aux commissaires du commerce du Canada à l'étranger. C'est ainsi qu'à l'époque on appelait les attachés commerciaux du Canada à l'extérieur. Le fils suivit les conseils qu'on lui donnait et, grâce à cela, l'entreprise put non seulement résister mais elle se développa, jusqu'au moment où les fils décidèrent de la vendre après le décès du père. À cette époque, le problème des entreprises familiales était grave. À cause des droits successoraux, on devait vendre, je ne dis pas à n'importe quel prix, mais à un prix relativement bas. Fort heureusement, à un moment donné, le gouvernement fédéral donna l'exemple. Il remplaça l'impôt successoral par une taxe sur les gains de capital obtenus par la vente des titres, eu égard à la valeur au 31 décembre 1971.

457

Périodiquement, un des bâtiments de l'entreprise sautait ou prenait feu. J'intervenais pour la faire indemniser par les assureurs. Grâce à cela, mon client parvenait à garder sa part du marché, car il avait aussi une assurance profit. Quand il confia les assurances à quelqu'un d'autre, sans même m'avertir, je fus à la fois heureux de passer la charge à d'autres mains et ulcéré qu'on me mît de côté avec une telle désinvolture. C'était le risque du métier. En assurance, rien ne semble appartenir à personne, en effet.

18 août

Un petit fauteuil Charles X a évoqué pour moi le décès de Gilles Corbeil. Il s'est tué au volant d'une auto en Australie, nous dit-on. C'est avec désolation que je le vois disparaître, tant j'appréciais la qualité de son jugement, le goût qu'il avait pour les oeuvres d'art, les meubles en particulier, l'audace qu'il a eue de publier certains livres d'art à une époque où le livre canadien n'était pas tellement bien vu. Je garde de lui le souvenir d'un homme de goût, d'un esprit curieux, d'un marchand de tableaux qui n'hésitait pas à modifier ses orientations pour s'adapter à des idées récentes, même si elles contredisaient entièrement son métier et ses goûts.

Je garde aussi un très bon souvenir de son désir de qualité. Dans sa maison de l'avenue des Pins, il y avait de bien jolies choses : meubles, gravures, peintures, sculptures, etc. Après son décès, la Fondation a accordé un prix d'une somme assez élevée, qui reconnaîtra la qualité d'une oeuvre. J'aime cette bourgeoisie agissante.

20 août

458

Lorsqu'ils étaient au collège Stanislas, nos fils faisaient des fautes d'orthographe. Germaine et moi en étions désolés. Aussi un jour, nous sommes allés voir le directeur pour lui exprimer nos doléances. Après nous avoir écoutés, M. Fernique a ri, puis il a dit : «Vous avez parfaitement raison. D'un autre côté, vous dirais-je que mon directeur vient de m'écrire ceci : Monsieur l'abbé, faites attention, vous faites des fautes d'orthographe. Vous devez donner l'exemple.»

Et puis, les fils ont fait attention après avoir été secoués par leurs maîtres et, en particulier, par Victor Barbeau, aux H.E.C.



Si *Voyager II* continue son périple sans autre histoire, la navette *Challenger* vient d'éclater sous la force de l'explosion, quelques secondes après son lancement. Or, il y avait sept personnes à bord. C'est une catastrophe à la fois pénible, coûteuse et qui rappelle qu'on joue avec des substances ou des phénomènes bien dangereux, sans trop savoir où cela peut nous mener dans la voie des catastrophes.



Si l'on en juge par la presse française, l'accident de *Challenger* semble avoir causé un traumatisme collectif aussi grave que lors de l'assassinat du président John Kennedy. Quelque chose semble s'être brisé dans la confiance des gens en la toute-puissance des milieux scientifiques américains. Avec Kennedy, on avait abattu un homme politique que l'on aimait et que tout l'appareil policier

n'avait pu protéger contre le tireur, embusqué sur le passage du président.

Avec *Challenger*, on croyait en la N.A.S.A, qui avait tout accompli. Et voilà que quarante-cinq secondes après son départ, la navette éclate et lance dans tous les azimuts les restes déchiquetés des astronautes et de l'appareil qui les transporte.

On exagère sans doute mais on ne sait quoi penser, quoi dire, on semble atterré, tout simplement. Malgré cela, la N.A.S.A. reprend ses travaux et, quelques années plus tard, elle lancera une nouvelle navette.